
PQ
2027
R5M.3

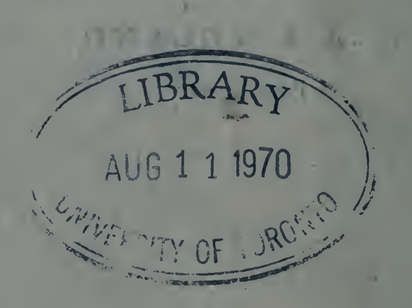
# LA
# MANIE DES ARTS.

*COMÉDIE*
*EN QUATRE ACTES.*

PAR

S. .d S. ROLAND,
PEINTRE.

*HANOVRE*
1797.


LIBRARY
AUG 1 1 1970

# AVANT-PROPOS.

Soit que je ne livre cette Piece qu'à mes amis; ſoit que leurs ſuffrages m'engagent à lui accorder l'honneur de l'impreſſion, & à lui en faire braver les dangers; je crois dans tous les cas, devoir également rendre compte des motifs qui m'ont engagé à l'entreprendre, & des circonſtances ſingulieres qui y ont donné lieu.

Mes motifs ſeront bientôt analyſés. Depuis que je n'ai plus de Patrie, les rigueurs de l'Exil m'ont contraint à chercher une reſſource contre l'indigence, dans un talent que je n'avois jusques là, cultivé que pour mon agrément. Errant de tout côté comme Peintre; mon nouvel etat, & un hazard heureux me conduiſirent chez un Protecteur zélé des Arts & des Artiſtes; & les bontés dont je me vis comblé chez lui, m'impoſerent le devoir de multiplier mes efforts pour y répondre. Quelques mauvais vers hazardés dans une occaſion, me firent ſuppoſer un talent que je n'avois pas. On me propoſa d'amuſer la Société par un badinage pris dans cette Société même. La reconnoiſſance me preſcrivit cet effort; & ſeule, malgré mon inſuffiſance & mon peu d'habitude de la verſification, elle m'engagea à braver les

difficultés d'un tel ouvrage. Voila mon unique motif: Peutêtre me donne-t-il le droit de prétendre à quelqu' indulgence de la part de mes lecteurs.

Quant aux circonſtances qui ont donné lieu à la Comédie que je préſente aujourd'hui, elles ſont en effet aſſez ſingulieres. Appellé comme Peintre chez Mr. le Baron de Brabeck, je fus bientôt à portée d'apprécier en lui, parmi mille qualités aimables, un gout épuré en Litterature, des connoiſſances profondes ſur les Arts, & le deſir de concourir à leurs progrès. Sa fortune, favoriſant ſa bonne volonté & ſes vœux à cet égard, l'avoit mis à portée de faire des ſacrifices à ſon gout, & de raſſembler un certain nombre d'artiſtes dans ſon beau Château de Söder, déjà enrichi par ſes ſoins, d'une Galerie de tableaux, très précieuſe. Les artiſtes, électriſés par les chefsd'œuvre qu'ils avoient ſous les yeux, travailloient avec ſuccès à l'embeliſſement du Château. Le Baron lui même, s'occupoit alors à poſer les premieres báſes d'un Plan favorable aux Beaux Arts; Plan qu'il a eu le courage d'exécuter depuis, & qu'un Souverain a été enſuite jaloux de s'approprier.

J'arrivai chez lui vers cette époque. Des jalouſies, des intrigues, des débats qui avoient eu lieu parmi les Artiſtes, quelques traits plaiſans, l'ingratitude dont l'un d'entre eux avoit payé l'amitié & les largeſſes du Baron; tout céla, lui ſuggéra l'idée, qu'un pareil ſujet mis

ſur la ſcêne, pourroit prêter au Comique, & plaire par ſa nouveauté. Il m'engagea à m'exercer ſur ce ſujet. Mon premier desir etoit de répondre à ſes vœux, & mon premier but, au milieu des difficultés qui m'effrayoient, ne fut que d'amuſer ſa ſociété par un badinage; en rendant ſidelement & trait pour trait, ce qui s'etoit paſſé chez lui, avant le départ des Artiſtes. Ce coup d'eſſai, au quel l'indulgence applaudit, ne préſentoit pourtant aucun interêt, Je m'etois concentré dans les caractères que j'avois ſous les yeux; je n'avois adopté que des traits dont j'avois pour ainſi dire été témoin; j'avoirs cherché à rendre le caractere du Baron même. Mon amateur aimoit les Arts, les protégeoit; mais ſon enthouſiasme ſe trouvoit ſans ceſſe balancé par la raiſon, & par un jugement éclairé. Toute la piéce en un mot, n'etoit qu'un tableau d'après nature. Mais ce tableau, propre peutêtre à amuſer un inſtant ceux qui en connoiſſoient le ſite, n'eut été, pour tout autre, qu'un froid aſſemblage de ſcênes jettées çà & là, ſans intrigue, ſans mouvement ſans effet & presque ſans paſſion.

En me prodiguant des encouragements, l'amitié du Baron de Brabeck, n'en fut pas moins ſincère. Il falloit, pour intereſſer, remettre tout l'ouvrage au creuſet. Le champ que j'avois choiſi, n'etoit ni aſſez vaſte ni aſſez fertile, je devois l'étendre; créer un caractere nouveau; ſubſtituer l'idéal au vrai, ſans m'ecarter de la vraiſemblance; pouſſer la paſſion que

je mettois ſur la ſcêne, jusqu'a l'excès & l'enthouſiasme des arts jusqu'à la frénéſie.

La nouvelle tâche qu'on me préſcrivoit etoit trop au deſſus de mes forces pour ne pas m'effrayer. Je n'avois été jusques là que copiſte; il falloit ceſſer de l'être, pour peindre les déchainements d'une paſſion violente; en ſaiſir toutes les nuances; imaginer un plan, le lier en ècartant la reſſource ordinaire & toujours féconde d'une intrigue amoureuſe; & privé de ce ſecours arriver à un dénouement. Tant de difficultés me parurent inſurmontables, & au peu d'espoir de les vaincre ſuccéda le découragement. Le Baron de Brabeck me força vingt fois a reprendre une plume vingt fois abandonnée; La nouvelle piece reçut de lui le titre de Manie des Arts, & plus aidé par ſes avis & par ſes conſeils, que ſoutenu par mes propres forces; je parvins à terminer une Comedie, dont, plus que moi ſansdoute, il eſt en droit de ſe dire l'auteur.

Si, lû avec indulgence, j'obtiens quelques ſuffrages, ſi je ſuis jaloux de les meriter, c'eſt uniquement pour pouvoir lui en offrir l'hommage comme un juſte tribut de ma reconnoiſſance.

## *NOTE DE L'EDITEUR.*

*Au moment de l'Impreſſion, l'auteur apprenant qu'il exiſte à Duſseldorſ un Artiſte portant le même nom, qu'il a donné au Peintre dans ſa piece; Il exige de nous, que nous inſêrions ici, un désaveu formel de toute application déplacée. Nous croyons devoir ajouter que les qualités eſtimables de Mr. Langen, Profeſseur de l'académie de Peinture de Duſseldorf, sa réputation auſſi avantageuſement établie, que ſon talent eſt connu; ſuffiſent pour atteſter que le hazard seul a fait paroître ſon nom dans cette Piece.*

# *ACTEURS.*

---

LE MARQUIS.
LA MARQUISE.
DORVAL, *Ami du Marquis.*
LANGEN, *Peintre.*
LE FRANC, *Intendant.*
MR. CLERVILLE, *Amateur.*
FRONTIN, *Valet du Marquis.*
LA FLEUR, *Valet de Clerville.*
*Un Botaniſte,* } *Voyageurs.*
*Un Chimiſte,* } *Voyageurs.*
*Un Antiquaire,* } *Voyageurs.*

*La Scêne eſt dans le Château du Marquis.*

# LA MANIE DES ARTS.

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIERE.

LA MARQUISE, DORVAL.

LA MARQUISE.

Oui, ſur vous ſeul, Dorval, j'ai compté, je l'avoue.

DORVAL.

Combien mal à propos, votre bonté me loue!

LA MARQUISE.

Non; lorsque mon mari m'apprit votre retour,
Et que l'on vous verroit bientôt dans ce ſéjour;
Mon ame, trop longtems à tout plaiſir fermée,
Par un fragile eſpoir ſe ſentit ranimée;
Et j'oſai me flatter que vos ſoins généreux
Me rendroient mon époux, en déssillant ſes yeux.

DORVAL.

Je ne vous cache pas, trop aimable Marquiſe,
Qu'un ſemblable diſcours excite ma ſurpriſe.
Et je ne croyois pas qu'on put rien ajouter ...

LA MARQUISE.

Daignez, mon cher Dorval, un inſtant mécouter,
Et ſouffrez que, dans vous, plaçant ma confiance,
Je m'affranchiſſe enfin d'un pénible ſilence,
Dés le jour où l'Himen, diſpoſant de ma main,
Au ſort de votre ami réunit mon deſtin,
Je jugeai comme vous; la plus riante image
D'un heureux avenir, devint l'heureux préſage.
De mon Epoux alors, je fixois tous les vœux;
Son bonheur & le mien ſe liſoient dans ſes yeux.
Je n'entrevoyois pas le plus léger nuage.
Je ſçavois bien qu'aux arts, avant ſon mariage,
Il avoit prodigué ſa fortune & ſes ſoins.
Dans ce vaſte Château j'en voyois des témoins:
Mais, ſur ce gout connu, ma facile victoire
Augmentoit, à mes yeux, ſon amour & ma gloire.
Un ſemblable triomphe avoit flatté mon cœur.
Jugez de mes regrêts, de ma vive douleur,
Quand j'ai vu, tout à coup, mon bonheur diſ-
paroître,
Et la fureur des arts, chez mon époux renaître.
Depuis ce triſte jour, d'où dattent mes malheurs,
Il n'eſt plus entouré que d'Artiſtes trompeurs,
Qui, guidant à leur gré, ſa bonté peu commune,
Sur ſa ſécurité calculant leur fortune
L'entrainent, chaque jour, dans un piege nou-
veau.
Ce frénétique gout lui fait voir tout en bèau.

Cependant, chaque jour, son pénible esclavage
De ces audacieux enhardit le courage.
L'un d'eux, sur tout, l'un d'eux, & le plus dangereux,
A son gré, peut tout dire & tout faire en ces lieux.
Détesté des valets, du maître il est l'Idole:
Conduit par le hazard, n'ayant pas une obole,
Humble & rampant d'abord, il parut parmi nous.
Mon époux attendri, le vit à ses genoux,
Implorant ses bontés, peignant son indigence,
Et prodiguant l'encens de la reconnoissance.
Dans ces premiers moments, il sçut tromper nos yeux,
Aux plus modiques prix, il limitoit ses vœux:
Mais bientôt, à couvert de ce masque hypocrite,
Sans frein & sans pudeur, il vanta son mérite.
Tout ce que son pinçeau n'avoit point enfanté,
Etoit taxé par lui, de médiocrité.
Voyant que mon Epoux, trop plein de confiance,
A tout ce qu'il disoit applaudissoit d'avance,
Il crut pouvoir, dès lors, prendre un plus grand essor;
Il prétendit à tout; & je le vois encor,
Malgré tous les efforts que l'on fait pour lui plaire,
N'être point satisfait d'un sort aussi prospère.
Et pour mieux assurer son empire absolu,
Il vient d'offrir un plan, que je crois résolu.
J'ignore les détails de cette trame noire;
Mais j'ai lieu de tout craindre; & ne dois que trop croire,
Que mon Epoux, signant ces informes projets,

Ne ſe prépare encor d'inutiles regrêts.
Sa fortune, aujourd'hui, peut à peine ſuffire
Aux efforts ſoutenus de ce cruel délire.
Envain, je ſoupirois après le jour heureux,
Où je pourrois offrir une Mere à ſes yeux.
Ce jour, trop deſiré, vient enfin de paroître:
Mais de ſa passion mon époux n'eſt plus maître:
Elle abſorbe ſes ſoins; ſon funeſte aſcendant
Lui fait tout oublier, femme, amis, mere, enfant;
Et peut-être qu'un jour, mon fils pour héritage
N'aura que mon amour, ſon nom & ſon courage.

DORVAL.

Pourquoi vous préſenter ce douloureux tableau?
Du plus profond chagrin je vois là le pinçeau:
Et ce cœur, trop ſenſible aux malheurs qu'il préſage,
Devroit, à ſes tourmens, oppoſer du courage,
Croire que vos vertus, plus que le tems encor,
Rameneront enfin la raiſon, le remord.
Mais de mon zêle ardent que daignez vous attendre?

LA MARQUISE.

J'ai penſé que vous ſeul, oſerez entreprendre,
Pour ſervir votre ami, de combattre ſon gout;
Et que d'un tel projet Dorval viendroit à bout.

DORVAL.

Comment prétendez vous, que, vainquant tout obſtacle,
Mon fragile crédit enfante un tel miracle?
Tout prêt à vous ſervir, je n'oſe me flatter
Sur cette paſſion, de pouvoir l'emporter.
Et je n'entrevois pas, par quelle heureuſe adreſſe,

On peut le ramener de cette longue ivreſſe.
Vous ſçavez que moi même, ai longtems reconnu
L'empire de ce goût; dont je ſuis revenu.
Mais quoique ſon attrait ſans-ceſſe m'y rappelle,
Je brave ce danger, pour vous prouver mon zêle.

LA MARQUISE.

Eh bien! mon cher Dorval, je m'abandonne à vous:
Par vos heureux efforts rendez moi mon époux.
Répondez à l'eſpoir auquel mon cœur ſe livre.

---

## SCÈNE II.

*Les Précédéns*, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *ſe croyant ſeul.*

Au ſein des Arts, ma foi! c'eſt un plaiſir de vivre,
Chaque jour, vous préſente un tableau différent.
Tantôt, de l'atelier ſortent ſubitement
Vingt chefsd'œuvre divers qu'enfante le génie:
Tantôt, audacieux dans ſa marche hardie,
L'artiſte, dominé par ſa jalouſe humeur,
Invoque la diſcorde & ſa noire fureur.
Aujourd'hui, par exemple, une guerre ſoudaine
Menace d'éclater; on s'agite, on s'entraine;
Le Parti le plus fort, déjà par un affront
Vient de heurter le foible, & de montrer le front.
Celui-ci, qui me croit dans le parti contraire,
Entrevoit le danger, médite, délibere;
Il retarde un combat pour lui trop inégal,

Et qui pourroit d'ailleurs lui devenir fatal.
Enfin de ce volcan, l'erruption ſoudaine
Va bientôt nous offrir quelque piquante ſcêne.
Et vraiment je voudrois, pour le plaiſant du fait,
Trouver un Rimailleur qui ſur un tel ſujet
Exerçant avec art, ſa verve & ſon génie,
Frappé de ce tableau, le mit en comédie.
Le plan ſeroit charmant, le ſuccès ſans égal.
*(apperçevant les autres)*
Mais j'apperçois ma femme & notre ami Dorval.
Je rends grace au hazard qui tous trois nous raſſemble,
Et je ſuis enchanté de vous trouver enſemble.

LA MARQUISE.

D'un tel empreſſement ſçaura-t-on le ſujet?

LE MARQUIS.

On doit le deviner; vous en êtes l'objet.

LA MARQUISE.

D'un propos ſi flatteur que dois-je donc attendre?

LE MARQUIS.

Ecoutez moi tous deux, & je vais vous l'apprendre.
Depuis deux mois entiers je rumine un projet:
De ma femme, en tous lieux, je veux voir le portrait.
Déjà dans le ſallon, comme à la galerie,
Chacun peut entrevoir cette image chérie.
Cela ne ſuffit pas; dans un temple nouveau,
Je veux revoir ſes traits, qu'un ſublime pinçeau
Va bientôt dépouiller d'un coſtume profâne,
Pour offrir aux regards ou Venus, ou Diane.
Je ſuis las de ne voir que Robe & que Pierrot,

A ce goût perverti, j'ai payé mon écot.
J'ai souffert qu'un portrait, sans effet & sans ame,
Près d'un froid piédestal ait enchainé ma femme.
Avec dépit, j'ai vu qu'une perfide main
Déroboit les contours, sous les plis du Satin,
Pour nous cacher d'un sein la blancheur éclatante,
Pour recouvrir d'un bras la forme ravissante.
C'est un tribut cruel qu'il m'a fallu payer
Au mauvais gout du siecle, & je veux l'oublier.
D'une divinité j'emprunte le costume;
Enfin, je veux que l'œil au vrai beau s'accoutume.
A présent tous les deux, dites moi votre avis.
De Diane ou Venus, la quelle aura le prix?

LA MARQUISE.

Sur ce nouveau projet, je n'ai rien à vous dire;
A tout ce qui vous plait je m'empresse à souscrire.
Mais pourrai-je espérer un délai de huit jours?

LE MARQUIS.

Au devant de vos vœux, je volerai toujours.

---

## SCÈNE III.

LE MARQUIS, DORVAL.

LE MARQUIS.

Victoire! cher Dorval: Je craignois mon epouse;
De mon goût pour les arts, elle est un peu jalouse:
Chaque jour je le vois, & souvent son dépit,
Plus qu'elle ne voudroit, éloquemment le dit.

Et même en ce moment, m'accordant une grace,
Elle en laiſſe entrevoir une légère trace.
Cependant elle ſait que toujours mes loiſirs
Cherchent à prévenir ſes vœux & ſes deſirs:
Mais ſon ame de glace, aux beautés que j'admire
N'a jamais accordé qu'un dédaigneux ſourire.
Enfin, mon cher Dorval, lis au fond de mon cœur,
Et vois le ſeul chagrin qui trouble mon bonheur.

DORVAL.

Je n'aurois jamais cru . . .

LE MARQUIS.

C'eſt la verité même.
J'eprouve à chaque inſtant un déplaiſir extrême:
Mais j'oſe me flatter que partageant mon goût;
De le lui ſuggèrer, toi ſeul viendras à bout.
Quant à moi, qui n'ai pu vaincre ſa réſiſtance,
D'y réuſſir jamais je perds toute eſperance.
Je dois d'ailleurs mon tems & mes ſoins vigilans,
Aux progrès des beaux arts, aux progrès des talens:
Je te laiſſe l'honneur d'une cure ſi belle;
Et vais, dans l'atelier, travailler avec zéle,
A ramener la paix parmi les inſurgés,
Dans les diſcuſſions déjà trop engagés.

---

## SCÈNE IV.

### DORVAL, LANGEN.

DORVAL *ſeul.*

Me voila revêtu d'un double Miniſtère,
M'impoſant deux devoirs, l'un, à l'autre contraire.

Je me ſuis engagé, la Marquiſe a ma voix;
Et la raiſon d'ailleurs, ſemble guider mon choix.
Tachons donc que l'effet à ſon eſpoir réponde
Et cherchons un moyen . . .

LANGEN *entrant, à part.*

Jettons un peu la ſonde
Sur ce nouveau venu, qui, ſur un foible eſprit,
Paroit depuis deux jours, prendre quelque crédit.

DORVAL *à part.*

Voila donc le héros qu'il me faudra combattre.
Flattons le; pour pouvoir plus aiſément l'abattre.

LANGEN.

Je cherchois le Marquis; mais je m'eſtime heureux,
Ne le rencontrant pas, de vous voir en ces lieux:
Et de pouvoir montrer la vive impatience
Où je ſuis, avec vous, de faire connoiſſance.

DORVAL.

Un tel deſir, Monſieur, me flatte tout à fait.
De vos rares talens on m'a fait le portrait;
Et d'avance charmé de pouvoir vous connoître,
J'en etois, plus que vous, impatient peut-être.

LANGEN.

Je ſçais apprécier . . .

DORVAL.

Non! c'eſt moi qui vous dois,
De m'eviter un pas . . .

LANGEN.

L'honneur que je reçois . . .

DORVAL.

Vous eſt dû. Qui plus eſt, il me paroît etrange
Qu'un ſi rare talent, ſi digne de louange,
N'ait point ici le rang qui lui ſemble bien dû ;
Qu'avec d'autres rivaux vous ſoyez confondu.
Et quels rivaux encor ! . . . car j'ai vu leurs ouvrages ;
Et je ſçais qu'il vous faut ſupporter leurs outrages.
Mais, contre eux indigné, j'ai pris la liberté
De parler au Marquis avec ſincèrité :
Et j'oſe me flatter qu'un arrêt favorable
Vous débarraſſera d'un poids inſupportable.
Mais ne puis-je ſçavoir par quel hazard heureux,
On a pu vous réſoudre à languir dans ces lieux ?

LANGEN.

Monſieur, tant de bonté m'interdit & m'étonne :
Elle exige de moi, qu'à vous je m'abandonne.
Dans toute l'Allemagne on m'apelle à la fois :
Incertain du parti qui fixera mon choix,
Le Marquis, pour me voir, entreprend un voyage,
Et ſur tous ſes rivaux emporte mon ſuffrage.
Sachant qu'il recherchoit les plus rares talens,
Je lui ſacrifiai vingt autres concurrens.
Quant au modique prix que de lui je retire,
Votre ami, ſans rougir, n'oſera vous le dire.
En raſſemblant chez lui, ces peintres, ces graveurs,
Il vient de m'honorer du nom de Directeur.
Mais ce nom n'eſt, au fond, qu'une vaine chimere,
Il en eſt de cela, comme de mon ſalaire.

On croit que je puis tout, que je mange ſon bien;
Ce pouvoir, cet argent, tout ſe réduit à rien.
De cinq ou ſix graveurs, aujourd'hui, l'inſolence
Me diſpute mes droits, laſſe ma patience;
Et je vois le Marquis, chancelant, incertain,
A ſigner leur renvoi, n'oſer prêter ſa main.

DORVAL.

Il eſt enthouſiaſte, il penſe être leur pere,
Et craint de prononcer un arrêt trop ſévère.

LANGEN.

Contre eux il voudra bien agir avec rigueur,
Où, dès ce ſoir, je ſuis ſon humble Serviteur.

DORVAL.

Vous l'embaraſſerez par cette alternative;
Pour vous, pour vos talens, ſa tendreſſe eſt ſi vive,
Qu'il ne peut ſe paſſer un inſtant de vous voir.
Jugez donc quel ſeroit alors ſon déſeſpoir!
Déſertant ſon Château, courant ſur votre trace,
Il vous ſuivroit par tout, pour obtenir ſa grace,
Mais ſans en venir là, nous pouvons, entre nous,
Préparer les moyens de porter d'autres coups.
Puiſqu'à tous leurs devoirs ils ſe montrent contraires,
Proſcrivons ſans pitié vos lâches adverſaires.
Préſentez une liſte où l'on voye leurs noms
Et de leur prompt renvoi, c'eſt moi qui vous réponds.

LANGEN.

Soyez bien aſſuré que ma reconnoiſſance
Précéde vos efforts, & les paye d'avance.

## SCÈNE V.

DORVAL, LANGEN, FRONTIN.

FRONTIN *ſaluant reſpectueuſement Langen & légèrement Dorval.*

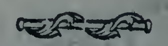
Mon maître, votre ami, m'a dit de vous prier
De vouloir bien venir le joindre à l'atelier:
Il n'eſt point aſſez fort contre un pareil orage,
Et vous ſeul, vous pouvez ſoutenir ſon courage.
D'ailleurs, il faut vous dire, en ſecret, parmi nous;
Que tous ces graveurs là ſe déchainent ſur vous;
Qu'ils oſent vous traiter de peintre à la douzaine.
Donnant un libre eſſor à leur jalouſe haine,
Ils ajoutent encor qu'habile en trahiſon.
Sous un masque impoſteur . . .

LANGEN *vivement.*

C'eſt bon, Frontin, c'eſt bon.
Je m'envais, de ce pas, ſatisfaire ton maître;
Et ces gens apprendront peut-être à me connoître.

DORVAL.

Profitez du moment, je vais vous joindre en peu;
Croyez que ces débats nous donneront beau jeu.



## SCÈNE VI.

DORVAL, FRONTIN.

DORVAL *à part.*

Si l'on pouvoit juger les gens à leur langage,
Je croirois que Frontin chérit ce perſonnage.

FRONTIN *à part.*

Si j'en crois le propos que tient Monſieur Dorval,
Il paroit qu'à Langen il ne veut pas de mal.

DORVAL *riant.*

Que penſez vous, Frontin, de ce peintre admi-
rable?

FRONTIN.

Je crois que ſon talent eſt fort recommandable:
Mon maître en fait grand cas.

DORVAL.

Ce n'eſt pas ſon avis
Mais le vôtre, qu'on veut.

FRONTIN.

Eh bien! je vous le dis.
Un valet, quelqu'il ſoit, ne doit jamais paroître
Parler, penſer, juger, autrement que ſon maître.

DORVAL.

Et lorsque celui-ci, s'égare en ſon chemin?

FRONTIN.

Le Valet doit le ſuivre, et dire, tout eſt bien.

DORVAL.

Mais enfin, l'on revient ſouvent d'une foibleſſe,
Et d'un vil complaiſant puniſſant la baſſeſſe,

On chaſſe le valet; & cent coups de bâton
Lui font trouver mauvais, tout ce qu'il jugeoit
bon.

FRONTIN.

Fort bien: Mais un valet n'eſt qu'une Girouette,
Sitôt que le vent change, il fait la pirouette:
Et tout ſont art conſiſte à juger le moment,
Où l'on doit tout à coup, changer de ſentiment.
C'eſt ainſi que toujours on encenſe l'Idôle;
Comme des Comédiens nous jouons notre rôle:
Et ſans, plus qu'on ne doit, vouloir me faire
honneur,
Je crois pouvoir paſſer pour aſſez bon acteur.

DORVAL *tirant ſa bourſe.*

Si, cependant, quelqu'un vous donnoit l'aſſurance
D'être toujours diſcret, de garder le ſilence
Sur tout ce que, de vous, il prétendroit ſçavoir.

FRONTIN *regardant la bourſe.*

Je ſçais, en pareil cas, quel ſeroit mon devoir.
Et ſi Monſieur Dorval, me parloit pour lui même,
J'aurois, à le ſervir, une allégreſſe extrême.
Il eſt, depuis longtems, ami de la maiſon;
Et je ne doute pas de ſa diſcrétion.

DORVAL *donnant un écu.*

J'aime à trouver en vous un ſerviteur fidèle.

FRONTIN.

Vous pouvez, en tout tems, compter ſur tout
mon zèle.

DORVAL.

Ce peintre eſt fort heureux d'avoir un tel ami.

FRONTIN.

Moi, Monſieur! Il n'a pas de plus grand ennemi.
Ah! je connois trop bien ce vilain perſonnage.
Mais il eſt en crédit, & Frontin le ménage.
Plus que jamais mon maître en paroît entiché,
Et pour longtems, ici, je le croirois niché,
S'il ne mettoit ſa gloire à déplaire à Madame.
Le Marquis doit toujours des égards à ſa femme;
Et ſans être blamable, il ne peut ſupporter
Mille indécens propos qu'il oſe répéter.
Cependant, jusqu'ici, ſon audace infinie
Triomphe à chaque inſtant, & demeure impunie.

DORVAL.

Cela ſuffit, Frontin, je crois, dans tous les cas
Pouvoir compter ſur vous.

FRONTIN.

Vous ne vous trompez pas:
Et s'il s'agit ſurtout de renvoyer ce drôle,
Mon bras eſt tout à vous, j'en donne ma parole.
Mais il faut, avant tout, que mon maître d'accord,
Conſente, & m'autoriſe à ce ſublime effort.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE SECOND.

## SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS, *fort agité.*

Allez, allez, Meſſieurs, mais ne vous flattez pas
Qu'on ſouffre plus longtems vos éternels débats.
Tous mes efforts ſont vains, & trop de complaiſance,
Loin de vous ramener, vous pouſſe à l'inſolence.
Eh bien! puis qu'il le faut, je ſçaurai m'affranchir,
Je vous chaſſerai tous; et loin de me fléchir,
Vos plaintes, vos regrets, par un effet contraire,
Deviendront l'aliment de ma juſte colere.
Maudit ſoit le moment où mon goût pour les arts,
Ne m'offrant en tous lieux que des lambeaux épars,
M'inspira le deſſein d'illuſtrer ma patrie,
En donnant un foyer aux talens, au génie;
En raſſemblant chez moi les auteurs, ignorés,
De Chefs-d'œuvre divers, dignes d'être admirés.
Le plus grand des projets, la plus belle entrepriſe,
Le plan le mieux conçu; lorsque tout m'autoriſe
A croire leur ſuccès & rapide & brillant,
Tout va s'evanouir. . . . Il le faut cependant.

## SCÈNE II.

### LE MARQUIS, LANGEN.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous le voyez, tout trompe notre attente:
Rien ne peut ramener cette troupe insolente.
En vain dans l'atelier j'ai voulu me montrer,
Comptant, dans le devoir, les forcer de rentrer;
Chacun d'eux, contre vous, à déchainé sa rage,
Je n'ai pu dire un mot, au milieu du tapage;
Et puisque je ne puis les mettre à la raison,
Je prétends, sur le champ, qu'ils quittent ma maison.

LANGEN *dissimulant.*

Je partage avec vous ce déplaisir extrême,
Mais ne croyez vous pas que, m'exilant moi même,
Je puisse ramener le calme dans ces lieux,
En les débarrassant d'un rival odieux?

LE MARQUIS.

Non; votre crime n'est que le trop de mérite,
Votre rare talent contre vous les excite:
C'est lui seul, qui soutient & nourrit leur fureur;
Ils sont au désespoir de vous voir Directeur.

LANGEN.

Je renonce à ce titre.

LE MARQUIS.

Eh! non, point de clémence
Vous ne sçavez donc pas jusqu'où la médisance..

LANGEN.

Je méprife fes traits.

LE MARQUIS.

C'eft être par trop bon.
Mais la douceur n'eft pas à préfent de faifon.
Avec de tels fujets, la paix eft impoffible :
A leur fort mérité, montrez vous moins fenfible,
Répondez à mes vœux, &, coupant court au mal,
Allez leur, de ma part, porter l'arrêt fatal.

## SCÈNE III.

LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

Un voyageur defcend d'un modefte équipage,
Et demande à vous voir.

LE MARQUIS *avec impatience.*

Je n'y fuis pas ... j'enrage !
Un fort perfécuteur a-t-il donc arrêté.
Que j'aurai pour toujours perdu ma liberté ?
A doubler mes ennuis, tout le monde s'accorde.
Si j'échappe un inftant aux cris de la difcorde,
Arrive un importun, fe difant curieux.
Il me faut, à fon gré, le fuivre dans ces lieux ;
Dévorer mon ennui, forcer ma complaifance,
De mille fots difcours fouffrir l'impertinence ;
Voir louer le commun, voir dédaigner le beau,
Voir donner un éloge au cadre d'un tableau.
Promenant fottement un regard tout ftupide
Sur Correge, Strozzi, Raphaël, ou le Guide,
L'un, d'un air fuffifant, s'arrête à chaque pas,

Feint d'être extasié, me saisit par le bras;
Couvrant sa nullité d'un ridicule voile,
Il me demande, enfin, si sur bois ou sur toile
Le Peintre a promené son sublime pinçeau :
Et c'est là le seul mot qu'enfante son cerveau.
L'autre, n'adresse pas ses vœux à la peinture;
Il est tout absorbé, tout à l'architecture.
J'attends, sur ce qu'il voit, son important arrêt,
A suivre ses avis, je suis déjà tout prêt:
Quand, tout à coup, sortant de cette léthargie,
De quelques mots de l'art empruntant l'énergie,
D'un plafond jaune paille il blame la couleur,
Et trouve que le bleu seroit beaucoup meilleur;
Qu'il s'harmoniseroit avec quelques nuages
Qu'il vient d'apperçevoir sur de beaux paysages.
Tout fier de ce qu'il dit, il tire son jabot;
Et, grace au ciel, finit par ne plus dire mot.
Pour un seul connoisseur que le hazard m'amêne,
C'est trop de mille fous, que leur sottise entraine
A vouloir tout juger, à prendre sans pudeur,
Les noms, trop profanés, d'Artiste ou d'Amateur.

FRONTIN.

Mais que faut-il enfin, Monsieur, que je réponde?

LE MARQUIS.

Que je ne veux . . . mais non, reçevez tout le monde,
Montrez, à qui voudra, mes jardins, mon Château;
Et débarrassez moi de ce pesant fardeau.

FRONTIN,

En me parlant ainsi vous me rendez justice,
J'accepte avec plaisir cet agréable office;

Et ſi je dois, ici, vous parler franchement,
Vous ne pouvez, Monſieur, choiſir plus ſagement.
Je ſçais déjà par cœur toute la Galerie,
Et je puis me vanter, ſans trop de flatterie,
Que, de vous remplacer ſi quelqu'un a le droit,
Frontin ſeul doit prétendre à ce ſublime emploi.
Car, pour le bien remplir, il faut que l'on raiſonne;
Et qu'en termes de l'art, ſans ceſſe l'on jargonne.
Mais . . . Pour en mieux juger; ſuppoſons, un moment,
Que je vous introduis dans cet appartement.
Vous êtes Amateur, votre œil d'abord s'attache
Sur ce tableau . . . C'eſt d'Annibal Carrache;
La touche en eſt moëleuſe & l'effet eſt piquant.

LE MARQUIS.

Peſte ſoit du maraud! te tairas tu?

FRONTIN.

Comment!
Mon début ne plait pas: Eh bien! je me replie.
Ce tableau ci, Monſieur, d'une touche hardie
Mèrite vos regards & votre attention.
Corrège le créa pour l'admiration.
N'allez pas croire, au moins, que c'eſt une Copie;
Il eſt original . . . Tournez vous je vous prie.
Sans doute vous verrez que le ſeul Raphaël
Pouvoit nous peindre ainſi le fils de l'Eternel,
Aſſis ſur les genoux de ſa divine mere,
Adoré par les ſaints, & par Joſeph ſon pere.
Hercule, ici, punit le Centaure Neſſus,
Qui lui jouoit un tour, que l'on ne punit plus.

Là, c'eſt Antiochus, que trop d'amour enflamme,
De Séleucus ſon pere il reſpecte la femme,
Il eſt au lit de mort; ce ſavant Médecin
Dècouvre ſon amour, en lui prenant la main;
C'eſt un charmant tableau, l'effet eſt magnifique.

LE MARQUIS.

Tais toi, digne montreur de lanterne Magique.

FRONTIN.

Ah! Pourquoi m'arrêter? Si l'on me pouſſe à bout,
Je cite Hondercot, Wowermanns, van Ekcout,
Les deux Mierris & Graaf, van Dyck & Largiliere
Le ſombre & noir Rembrand ...

LE MARQUIS.

Quand voudras-tu te taire?

FRONTIN.

A préſent s'il le faut: Mais vraiement je gémis
De ne pouvoir montrer mon talent qu'à demi.
D'autres, de m'ecouter auront la complaiſance,
Et joindront à cela, ma juſte récompenſe.
Déjà, pour mon début, cet Etranger m'attend,
Je lui dirai, d'abord, que vous êtes abſent;
Mais que le Sieur Frontin, qui veut bien l'introduire,
De la cave au grenier eſt prêt à le conduire.

LE MARQUIS.

Vas, digne Introducteur, tu trouveras des ſots,
Qui priſeront encor tes phraſes & tes mots!
De tous ces connoiſſeurs la profonde ignorance

D'un effronté valet vantera la ſcience.
On dira : Mais vraiment cet homme parle bien,
Il juge ſainement, ſon avis eſt le mien ! . . .
C'en eſt fait, je renonce à ce rôle bizarre ;
Puiſqu'il plait à Frontin, que Frontin s'en empare . . .
Mais, dis-moi, ce Monſieur paroît-il Amateur ?

FRONTIN *qui s'enalloit, revenant.*

Il doit être, ma foi ! très profond connoiſſeur,
Car nous l'avons tiré d'une étrange poſture
Lorſqu'il a deſiré deſcendre de voiture :
Un rempart de tableaux empechoit de l'y voir.

LE MARQUIS *avec vivacité.*

Amêne le chez moi, je veux le reçevoir.

FRONTIN, *contrefaiſant ſon maître.*

C'en eſt fait, je renonce à ce rôle bizarre,
Puiſqu'il plait à Monſieur, que Monſieur s'en empare.

LE MARQUIS.

Que dit-il ? . . . Oh parbleu ! j'allois faire un faux pas :
Il ne faut pas juger ceux qu'on ne connoit pas.
Cet homme eſt connoiſſeur, j'en ferois la gageure. *(il ſort)*

---

## *SCÈNE IV.*

CLERVILLE, FRONTIN.

CLERVILLE *à la porte.*

Dites à mon laquais de fermer ma voiture,
De veiller aux tableaux qui ſe trouvent dedans,

Et de reſter auprès de crainte d'accidens. . . .
J'aime à voir de ce lieu la noble Architecture.
Ah! ah! voici ton fait, amateur de Peinture.

FRONTIN.

Monſieur . . .

CLERVILLE, *regardant les tableaux ſans voir Frontin.*

Voila du beau.

FRONTIN.

Monſieur, j'aurai l'honneur . . .

CLERVILLE.

Mais, voici qui l'emporte encor par la couleur.

FRONTIN.

Permettrez vous, au moins . . .

CLERVILLE.

Excellente maniere,
Et j'aime infiniment cet effet de lumiere!

FRONTIN.

Mon maître m'a chargé . . .

CLERVILLE, *montant ſur une chaiſe.*

Voyons le de plus près.

FRONTIN *à part.*

S'il ſe caſſoit le çou, j'aurois peu de regrêts.

CLERVILLE *perdant ſon équilibre.*

Ahi! ahi! J'ai failli faire une cruelle chûte.

FRONTIN.

Qui s'éleve trop haut, doit craindre la culbutte.
Il a vraiment riſqué de ſe rompre les os.

CLERVILLE *remontant ſur la chaiſe, après avoir apperçu Frontin.*

Veuillez bien, mon enfant, me ſoutenir le dos.

FRONTIN *le ſoutenant.*

Monſieur, mon maître veut lui même vous conduire
A ſon deſir, enfin, voudrez vous bien ſouſcrire.

CLERVILLE.

Allons, avec plaiſir, je me rends à ſes vœux,
Et nous allons, ma foi, bien raiſonner tous deux.
*il entre chez Marquis.*

FRONTIN, *à la porte.*

En peu de tems, parbleu! c'eſt faire connoiſſance: *apperçevant la Fleur.*
Ils ſe ſont embraſſés ... C'eſt ſon valet, je penſe.

---

## SCÈNE V.

FRONTIN, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Mon maître peut fort bien ordonner comme il fait;
Mais la Fleur n'a jamais, fait que ce qui lui plait.
Pour de méchans tableaux, que toujours il charrie,
Dans ſa voiture, il veut que je paſſe ma vie ...
Si ce rare tréſor a, pour lui, tant d'appas;
Qu'il garde ſes tableaux; je lui céde le pas.

FRONTIN *l'abordant.*

Vraiment, Monſieur la Fleur, vous parlez comme un Livre:
Ce que vous dites là, me paroit bon à ſuivre.

LA FLEUR.

Quoi donc? comme le mien votre maître amateur?...

FRONTIN.

Oh! c'eſt bien pis encor, car chez nous c'eſt fureur.

LA FLEUR.

Ah! quoique vous diſiez, la nôtre eſt comparable

A ce que l'on peut voir de plus déraiſonnable.

Pour un tableau touché, Monſieur donne un ſoufflet.

FRONTIN.

Et dans le même cas, le mien chaſſe un Valet.

LA FLEUR.

Il veut que d'un tableau je connoiſſe le maître.

FRONTIN.

Chez nous, le Marmiton vous l'apprendroit peutêtre!

LA FLEUR.

Il prétend d'un Laquais, qu'il ſache le deſſin.

FRONTIN, *fièrement.*

Déjà ſur la Couleur, moi, j'exerce ma main.

LA FLEUR.

Un tableau qu'il veut voir, à voyager l'entraine.

FRONTIN.

Et pour en montrer un, mon maître fut à Vienne.

LA FLEUR.

Ah! pour le coup, citez, citez moi rien de tel:

Dans un hôtel garni, nous tombons à Caſſel;

Monſieur ſort, pour diner, en laiſſant ſur ſa table

Da l'or, des diamans, d'un prix confidérable.
Je veux fermer la porte; & lui, tout auffi-tôt
Me dit; ne fermez pas, je reviendrai bientôt:
Il ne faut point, aux gens, montrer de méfiance.
Mais, Monfieur, fongez donc que trop de confiance . . .
Non, non, je ne crains pointque l'on me vole ici.
On ne le vola pas, mais le bon, le voici:
Un ou deux jours après, un peintre nous apporte
Deux deffins: et pour lors, il fit fermer la porte,
De plus, il me fallut, tout le refte du jour,
Monter la garde auprès, jusques à fon retour.

FRONTIN.

Certes, ce long récit, n'a rien qui me furprenne.
Pour damer ce Pion, j'en ai demi-douzaine.
Cet Hyver, nous courons par de mauvais chemins,
Avec provifion de tableaux, de deffins;
Nous verfons rudement, je tombe fur mon homme,
Qui, presque fuffoqué fous le poids qui l'affomme,
Parvient, avec effort, à dire quelques mots
Pour fçavoir fi la chûte a gâté fes tableaux.

LA FLEUR.

Je ne finirois point fi je voulois vous dire . . .

FRONTIN.

J'en fçais tant, qu'un beau jour je prétends les écrire.

LA FLEUR.
A l'amiable, enfin, terminons ce procès.
FRONTIN.
On voit bien que déjà vous doutez du succès.
LA FLEUR.
Je pourrois bien encor vous citer autre chofe.
FRONTIN.
Ne plaidons point, mon cher; vous perdrez votre caufe.
LA FLEUR.
Je conviens avec vous que le cas eft douteux;
Mais ce dont je fuis fûr, c'eft qu'ils font fous tous deux.
FRONTIN.
Paffe encor, je veux bien foufcrire à la fentence.
LA FLEUR.
Je vous fçais fort bon gré de votre complaifance.
FRONTIN.
Ne peut-on voir, de vous, un tout petit deffin?
LA FLEUR, *ouvrant fon Porte-feuille.*
Ne pourrai-je admirer ce qu'a peint votre main?
*(montrant un petit deffin.)*
Voila le foible effai d'un talent dans l'enfance.
FRONTIN *apportant fon tableau.*
Voici les premiers pas de mon adolescence.
LA FLEUR, *à part.*
Je recule d'horreur, en voyant ce tableau.
FRONTIN *à part.*
Pour parler franchement, ce deffin n'eft pas beau.
LA FLEUR. *s'eloignant un peu.*
De loin comme de près, l'ouvrage eft admirable.

FRONTIN.
Dans ce deſſin, je vois un mérite incroyable.
LA FLEUR.
Tout peintre auprès de vous rentre dans le néant.
FRONTIN.
On doit être orgueilleux d'avoir votre talent.
LA FLEUR.
Cependant . . trouvez bon qu'avec quelque franchiſe . . .
FRONTIN, *vivement.*
Permettez vous auſſi que rondement je diſe? . . .
LA FLEUR. *montrant ſur le tableau.*
Cet œil me paroîtroit de deux pouces trop bas.
FRONTIN. *montrant ſur le deſſin.*
Voulez vous que ceci ſoit la jambe ou le bras?
LA FLEUR *en colere.*
Rendez môi ce deſſin, vous êtes un profâne.
FRONTIN.
Rendez môi mon tableau; vous, vous n'êtes qu'un âne.
LA FLEUR.
Il ſuffit pour prouver que vous êtes un ſot.
FRONTIN.
Je vais vous aſſommer, ſi vous dites un mot.
LA FLEUR, *prenant le tableau.*
Voila mon bouclier, qu'il ſerve à quelque choſe.
FRONTIN *prêt à déchirer le deſſin.*
Tu vois bien ton deſſin, viens à moi, ſi tu l'oſes.
LA FLEUR, *le frappant.*
Tu crois me faire peur: vas, pare ce coup là.

FRONTIN. *déchire le dessin, & voulant frapper la Fleur perçe son tableau.*

Tu voulois ton dessin ; prends le donc, le voila ..
*La Fleur fuit.*
Qu'ai-je fait ? juste ciel ! se peut-il que son pere
Ait pu porter sur lui, cette main sanguinaire ?

---

## SCÈNE VI.

LE MARQUIS, CLERVILLE, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Qu'avez vous donc, Frontin, pour crier aussi haut ?

FRONTIN,

Que n'avez vous paru, Messieurs, un peu plutôt :
Vous m'eussiez épargné ma douleur & mon crime ;
Mon fils, de ma fureur, ne seroit pas victime.
Ce tableau ....

LE MARQUIS.

Qu'apperçois-je ? ah ! mal-adroit coquin !
Crois tu, par tes regrêts, te soustraire à ma main.
Déchirer un tableau de cette galerie !
Sous cent coups de Bâton, je veux t'ôter la vie.

FRONTIN.

Eh ! Monsieur dissipez cet injuste courroux ;
Ce tableau déchiré ne fut jamais à vous.

LE MARQUIS, *levant la canne.*

Malheureux ! ne crois pas me tromper par des feintes.

FRONTIN *à genoux.*

Mais, voyez avant tout le ſujet de vos plaintes.

LE MARQUIS.

Des Chefs-dœuvre de l'art ſans doute le plus beau,
A péri ſous la main de ce lâche bourreau.

FRONTIN.

Epargnez moi, Monſieur, cette infame epithête.

LE MARQUIS, *voulant le frapper.*

Tais toi, coquin, tais toi, tu me caſſe la tête,
Et je vais te répondre en te rompant le dos.

FRONTIN.

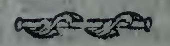
Depuis ſi peu de tems il jouit du repos!
Mais d'un fils généreux je puis encor attendre
Que, voyant mon danger, il ſçaura me défendre.
*(il ſe couvre avec ſon tableau.)*

CLERVILLE.

Frappez, frappez, Monſieur; de ſemblables leçons,
Doivent ſe répéter avec de tels garçons.

LE MARQUIS, *qui a reconnu l'ouvrage de Frontin, riant.*

Releve toi, Frontin: retourne à ta palette,
Vas réparer le mal que ta ſottiſe . . . Arrête.
*il prend le tableau.*



## SCÈNE VII.

LE MARQUIS, CLERVILLE.

LE MARQUIS, *montrant le tableau.*

Vous voyez que mes gens cultivent les talens ;
L'ouvrage n'eſt pas beau, mais à force de tems,
Peut-être ce valet, barbouilleur déteſtable,
deviendra dans vingt ans un peintre ſupportable.
A peindre ou dessiner j'occupe tous mes gens :
Qui ne s'y ſoumet point, ne reſte pas céans.
Perſonne n'eſt oiſif ; ſouvent, dans la cuiſine,
Sur un plat renverſé le Marmiton dessine.

CLERVILLE.

Voilà de l'admirable ! & je ſuis confondu
D'être vaincu par vous. Mais tout n'eſt pas perdu.
Je n'ai, jusqu'à préſent, que mon valet de chambre,
Qui, des deſſins qu'il fait, tapiſſe l'antichambre.
Mais, comme ici, mes gens, ſans nulle exception,
Sçauront tous, avant peu, manier le crayon.

LE MARQUIS.

J'avois bien des projets, de plus grande importance.
Je voulois rapeller les arts à l'exiſtence.
J'eſpérois que mes ſoins, ma fortune, & le tems,
Pourroient chercher, payer, & former les talens.
Je tendois aux beaux Arts une main tutélaire.
Eh bien ! L'artiſte ſeul, l'artiſte m'eſt contraire.

Ils m'ont enfin rèduit, ce matin, malgré moi,
A laisser mon projet, à ſigner leur renvoi . . .
Mais je veux de mon plan vous donner une esquiſſe;
Et je ſuis aſſuré que, me rendant juſtice,
Vous direz que jamais un plus noble projet
Ne put être enfanté . . .

---

## SCÈNE VIII.

*Les Précédens*, FRONTIN.

FRONTIN.

Dites moi, s'il vous plait,
Si vous voulez encore reçevoir la viſite
De trois nouveaux venus que je traîne à ma ſuite.

CLERVILLE, *au Marquis*.

Chez vous, on voit toujours accourir l'amateur.

FRONTIN.

En les prenant pour tels, vous leur faites honneur.
Tout à tort, à travers, chacun d'entre eux babille.
Ce ſont ſurement là, des portraits de famille,
M'ont ils dit, en voyant le bel appartement,
Que décorent van Dyk, Largiliere & Rembrand,

LE MARQUIS *avec vivacité*.

Frontin, fais ton metier. Excuſez moi, de grace,
Si, pour leur échapper j'abandonne la place.
Quand bon vous ſemblera, vous pourrez les quitter;

Et moi, s'ils me pinçoient, il me faudroit rester.
Ainsi donc, sans adieux, nous nous verrons à
table.

CLERVILLE.

Plus on vit avec lui plus on le trouve aimable.

---

## SCÈNE IX.

CLERVILLE, LE BOTANISTE, L'ANTIQUAIRE, LE CHIMISTE, FRONTIN.

LE BOTANISTE.

Voyons le cabinet d'histoire naturelle?

FRONTIN.

Ce maître là, Monsieur, n'est pas dans ma cer-
velle.

LE BOTANISTE.

Que dit ce sot?

L'ANTIQUAIRE.

Où donc est votre Médailler?

FRONTIN.

Nul peintre n'eut ce nom. Monsieur prétend
railler?

LE CHIMISTE.

Sans doute, au moins, qu'ici lon connoit la Chi-
mie?

FRONTIN.

Je ne la connois pas, mais, Messieurs je vous
prie,
Veuillez bien regarder ce superbe tableau.

LE BOTANISTE.

Ne vous échauffez pas: je n'y vois rien de beau;
Si ce n'eſt ce Chardon, cette Pariétaire,
L'Elleborum nigrum, & cette Capillaire.

L'ANTIQUAIRE.

Encore, dans ce fatras, vous autres, trouvez vous
Quelque choſe qui peut ſatisfaire vos goûts.
Mais moi, j'ai beau lorgner, je n'y vois rien qui vaille.
Quelques tableaux gaulois, & pas une Médaille.
Pas une pierre Antique & pas un ſeul Onix.
Le Maître de ces lieux n'eſt rien moins qu'un Phénix.
C'eſt ainſi, que toujours la ſotte Renommée
Nous promet un tréſor, qui s'échappe en fumée.

FRONTIN.

Mais cependant, Messieurs, je puis vous aſſurer,
Que chaque jour l'on vient, ici, pour admirer
Ces chefsd'œuvre de l'art; que chacun ſe récrie,
Lorsqu'il voit les tableaux de cette galerie,
Qui coûte tout au moins, ſur cela croyez moi,
Bien plus d'un million . . .

L'ANTIQUAIRE, *avec étonnement.*

Ces tableaux! Oh ma foi!
Que votre maître eſt fou! Si j'avois cette ſomme,
Je voudrois ſoutirer ce qu' Athênes & Rome
Préſentent de plus rare au parfait connoiſſeur.
Voilà ce qui vraiment peut flatter l'amateur,
Et non pas ces chiffons, dont le ſtile gothique
S'éloigne, impudemment, du bon goût de l'Antique.

LE CHIMISTE.

Moi, je pardonnerois au maître du château,
Si j'y voyois, au moins, un commode fourneau,
Avec Creuſets, Matras, & feux de Reverbères
Propre à décompoſer les diverſes matierere,
A former tous les ſels, à créer les métaux;
A faire, à chaque inſtant, des prodiges nouveaux.
Mais rien de tout cela : la plus craſſe ignorance
De tous ces grands Seigneurs eſt l'unique ſcience.

LE BOTANISTE, *baîllant.*

Nous ſommes dans ce lieu depuis un fort long
tems;
Mon ami, montrez nous d'autres appartemens.

L'ANTIQUAIRE.

Ne nous arrêtez pas une heure à chaque ſalle.

LE CHIMISTE.

Allons, dépêchons nous, ou, pour moi, je détalle.

FRONTIN *à Clerville, en s'en allant.*

Monſieur, ces gens-là ſont Hurons, ou Hotten-
tots.

CLERVILLE.

Je te les garantis tous trois pour de grands ſots.
Ah! parbleu, le Marquis va ſans doute bien
rire,
Quand je raconterai tout ce qu'on vient de dire.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE TROISIEME.

## SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS *assis & ayant quelques papiers ſur ſa table.*

Ce monde eſt renverſé, mon Intendant raiſonne,
Et veut, qu'à ſes avis, ſon maître s'abandonne.
Lui, croit les appuyer par de bonnes raiſons;
Et moi, je ne vois là, que de ſottes chanſons.
Si j'achette un tableau, l'on dit que je dissipe,
Que, ſur mes revenus, ſans ceſſe j'anticipe.
Si l'Artiſte indigent implore mes ſecours,
Pour donner dix Louis, je dois prier dix jours,
Avant que l'on conſente à lâcher cette ſomme,
Mais pour tout autre objet, on eſt moins économe.
L'on prodigue partout; ma table et ma maiſon
Se trouvent ſur un pied qu'improuve la raiſon.
J'ai vingt valets, quand dix ſuffiroient au ſervice.
A table, on a beſoin d'un appétit factice
Pour ne pas reculer devant trente ragoûts,
Qu'on cherche à varier par la forme et les goûts.
Il faut quatre chevaux pour trainer ma voiture;
J'en ai quinze, & deplus, ſix chevaux de monture.

Madame a ſon Coëffeur, ſes femmes, ſes valets:
Il ne nous manque plus que quatre ou cinq
Jockets.
De bien vétir les Gens ſottement on ſe pique:
Il leur faudra bientôt le drap d'une fabrique.
Chaque jour, nous voyons des muſiciens errans
Se donner rendez-vous, pour paroître céans;
On ne ſçauroit diner ſans une ſymphonie.
Enfin, pour diſſiper, l'adreſſe eſt infinie.
On ne refuſe rien, & moi ſeul excepté,
Mon bien eſt au pillage, on prend de tout côté.
Ah! ah! fort à propos, voici l'homme d'Affaire.

---

## SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE FRANC.

LE FRANC.

Sur votre ordre, Monſieur, j'ai payé le ſalaire
Aux artiſtes chaſſés; chacun d'eux a, de plus,
A titre de bienfait, reçu cent vingt écus.
Ils ne ſ'attendoient pas pour prix de leurs
offenſes,
A recevoir de vous ces fortes récompenſes

LE MARQUIS.

Ce n'eſt parbleu pas là, le motif de ce don!
Mais je ne devois pas livrer à l'abandon
Des talens précieux, que l'affreuſe indigence
Menace, à chaque inſtant, d'étouffer dès
l'enfance.
De vous, leur ai je dit, je ſuis fort mécontent.
Mais je n'en veux pas moins protéger le talent;

Et malgré tous vos torts, fouvenez vous fans ceffe,
Qu'à votre fort futur toujours je m'intèreffe.

LE FRANC.

Fort bien! ceci leur vaut des lettres de crédit.
Avant qu'il foit un mois, chacun d'eux vous écrit,
Et prodiguant les noms de Protecteur, de Père,
Ils font fûrs d'échapper longtems à la mifère.

LE MARQUIS.

Je fuis riche, et je dois fecours aux malheureux.

LE FRANC.

Mais tant d'autres, Monfieur, font ici fous
vos yeux,
Qui ne peuvent de vous obtenir une obole.

LE MARQUIS, *impatienté.*

Le Franc, je fuis trop vieux pour aller à l'ecole.
Parlons d'un autre objet, je vois que ma maifon
Coûte infiniment plus que ne veut la raifon.
A differens égards, la dépenfe eft énorme;
Et Je veux adopter un projet de réforme.

LE FRANC.

Dès a prèfent je puis fatisfaire vos vœux:
Renoncez aux Beaux Arts; tout ira pour le
mieux.
L'argent roule à grands flots pour eux, pour
les artiftes,
Toujours des créanciers il faut grossir les liftes;
Et déjà, pour payer quelques mechans tableaux,
Je me fuis vu réduit à vendre fix chevaux.

LE MARQUIS.

Ce n'eft point là le mal, ... mais toujours la
cenfure. ...

LE FRANC.

Monſieur, ce que je dis eſt la verité pure.

LE MARQUIS.

Non; mais ſur l'eſſentiel nous nous trouvons d'accord.
Il faut une réforme; et je prétends, d'abord,
Réduire ma maiſon ſur un pied ſupportable,
Et ne plus entaſſer mille plats ſur ma table.
Je ſçais, tout comme vous, quels ſont mes revenus.
Nous pouvons calculer ſur trente mille écus.

LE FRANC.

Et vous en dépenſez, vous ſeul, quarante mille.

LE MARQUIS.

Taiſez vous, car enfin, vous m'échauffez la bile.
*(ſaiſant le geſte)*
On voudroit me forcer à manger tout mon bien.

LE FRANC.

Il vous paroit plus court de le donner pour rien
A mille avanturiers, qui, toujours à la piſte,
Sçavent que l'on peut tout, prenant le nom d'Artiſte :
Qui jouant avec vous, le rôle du Flatteur,
Vous vendent, pour votre or, le nom de Protecteur.

LE MARQUIS.

Jamais on n'entendit pareille impertinence.
Laiſſez moi, car enfin je perdrois patience. . . .
Combien vous reſte-t-il en fonds?

LE FRANC.

Deux cent Louis.

LE MARQUIS.

Voilà qui va fort bien, & je m'en réjouis.
Moi même, je prétends réduire ma dépenſe,
Afin qu'à m'imiter perſonne ne balance.
Langen doit aujourd'hui préſenter ſon tableau:
Dans ces occaſions, je lui fais un cadeau.
Je ne donnerai donc à ce digne & brave homme
Que cinquante Louis, c'eſt le quart de la ſomme.
Et vous, deſſus ce pied, ſans aucun autre égard,
Gens, chevaux, & maiſon, réduiſez tout au quart.

*Le Franc ſort après avoir jetté pluſieurs lettres ſur la table.*

---

## *SCÈNE III.*

LE MARQUIS, *feuilletant ſon Courrier.*

Je ne puis m'occuper à lire les Gazettes;
Pour les eſprits oiſifs ces feuilles là ſont faites.
Ceci d'un Avocat, ... cela ... de mes fermiers;
Au ſévère le Franc renvoyons ces papiers.
Ah! ah! Je crois avoir connu cette écriture;
Ne perdons pas de tems, voyons la ſignature; ......
*(en liſant.)*
Eh! parbleu, ſurement je connois ce tableau.
Comment! il eſt à vendre? .. Ah! le coup ſeroit beau ....
Mille ducats! ma foi, la ſomme eſt un peu forte; ....!
Si j'avois cet argent, je dirois: il n'importe,
Et j'aurois le tableau ..... Mais mon ſot intendant,
Si je lui dis un mot, va faire l'inſolent,

Renouveller encor ſes ennuyeuſes ſcênes,
Et faire circuler la fureur dans mes veines.
Je ne puis y ſonger; d'ailleurs même, il n'a pas
L'argent quil me faudroit ....... faiſons
un autre pas.
Dorval pourroit peutêtre ....... il craindra
qu'on ne diſe
Qu'il concourt avec moi, pour faire une ſottiſe:
Voulant paſſer pour ſage, il ſinge le Caton,
Calculant tous ſes pas ſur le, Qu'en dira-t-on?
Si, du moins, ce Marchand pouvoit encor
attendre ...
Mais, ſi je ne le prends, ce tableau va ſe vendre.
Il me reſte un moyen pour mêner tout au
mieux: ......
Mais l'embarras eſt grand, le cas eſt épineux ......
Parmi ſes diamants, ma femme a deux ovales,
Montés en braſſelets. Les pierres ſont égales,
Et valent, à coup ſûr, bien plus que je ne veux,
Pour avoir ce tableau qui combleroit mes vœux.
Mais comment demander un pareil ſacrifice?
Vouloir reprendre un don ..... Ah! je ſuis
au ſupplice .....
Ma femme éprouvera le plus doux des plaiſirs
En pouvant concourir à combler mes deſirs.
Elle me chérit trop, pour qu'une bagatelle
Faſſe naître, entre nous, la plus mince querelle...
D'ailleurs de ſon amour je deſire obtenir
Ce qu'un ordre, jamais, n'oſeroit lui ravir.
Maîtreſſe d'un refus, ..... Elle vient elle même:
Tachons de lui cacher mon embarras extrême.

## SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQVISE.

Je viens de rencontrer là bas votre Intendant :
Il paroit fort ému . . J'ai voulu vainement
Arracher de ſon cœur le motif qui l'agite.

LE MARQUIS.

C'eſt que je lui donnois un ordre qui l'irrite;
Et ſa rude franchiſe, & ſa froide raiſon
M'aſſommoient de propos qui ſont hors de ſaiſon.

LA MARQUISE.

De tous vos ſerviteurs il eſt le plus fidele,
Et ſ'il ſ'eſt égaré, c'eſt par excès de zêle.

LE MARQUIS.

J'en conviens avec vous, c'eſt un fort bon ſujet,
Mais il eſt par trop vif, ſur un certain objet,
Par de méchans propos, me pouſſe à toute outrance, ....
Et fuſſé-je un vrai ſaint, je perdrois patience.
J'accorde que, par lui, nous ſommes bien ſervis,
Mais, à d'autres qu'à moi, qu'il porte ſes avis.

LA MARQUISE.

Il ſ'eſt donc comporté d'une étrange maniere.

LE MARQUIS *avec embarras.*

Il en a dit aſſez pour me mettre en colere ....
Un moment change tout; à mon reſſentiment
Succede, en vous voyant, un plus doux ſentiment.
Cependant j'avouerai qu'une crainte ſecrete,
Dans ce même moment, m'interdit, m'inquiete;

J'ose former un vœu, qui me peine en secret
Et je vous manquerois, si j'en cachois l'objet.

LA MARQUISE.

Pour quoi délibérer sur cette confidence?
Je croyois avoir droit à votre confiance;
Et vous sçavez assez que mon plus grand plaisir,
Quand j'entrevois vos voeux, est de les prévenir.

*à part.* LE MARQUIS.

Quelle femme! .... Jamais je n'aurai le courage ......
(*haut*)
Il y faut renoncer .... c'étoit pur badinage;
J'ai feint, en m'amusant, de paroître agité.

LA MARQUISE.

Si vous n'aviez que feint, vous l'eussiez moins été.

LE MARQUIS.

Eh bien! je l'avouerai, craignant de vous déplaire,
Sur un projet formé je prétendois me taire.
Mais j'aime mieux paroître un instant indiscret,
Que de ne pas répondre à ce tendre intérêt.
Je voudrois acquérir un tableau magnifique,
Et je pourrois l'avoir pour un prix très modique.
L'on m'en donne l'avis: mais à mon Intendant
Je ne puis à présent arracher cet argent.
Voila mon embarras. Le tableau va se vendre,
Et dans un autre tems je n'y pourrai prétendre.

LA MARQUISE.

Dès qu'un modique prix suffit pour l'acquèrir,
J'ai cinquante louis, j'ose vous les offrir.

LE MARQUIS.

Ah! combien de bontés! Je sçavois bien d'avance

Que je pouvois compter ſur votre complaiſance;
Et ſans plus de détours, vous parlant franchement,
Je vais vous propoſer un autre arrangement.
De vos vieux braſſelets vous faites peu d'uſage.
De brillans entaſſés, le grotesque aſſemblage
Ne peut flatter les yeux; et jamais votre main
Ne veut, pour ſ'en parer, les ſortir de l'écrain.
En ſongeant à cela, je penſe que peut être,
Je puis vous engager à m'en rendre le maître.
L'ecrain, jusqu'à cejour, leur ſervit de tombeau;
Je les en tirerai pour avoir mon tableau.
Ajoutant quelque choſe à leur valeur réele,
Je veux, avant trois mois, employer tout mon zéle
Pour trouver un bijou; plus beau, plus précieux,
Plus digne d'être offert, par votre epoux heureux ......
Vous ne me dites mot, ...... je me trompois ſansdoute .....

LA MARQUISE, *émue*.

Sur ce que vous m'offrez je ne forme aucun doute;
Et quant aux braſſelets, quoiqu'aſſez mal montés,
C'eſt un don que je dus, jadis, à vos bontés:
Foible reſſouvenir de ces jours pleins de charmes,
*à part.*
Où l'amour triomphoit ...... cachons de vaines larmes.
*(en ſ'eloignant)*
C'eſt me connoître mal, que de craindre un refus,
Je vous dois le préſent que de vous je reçus;

Et ſans même parler de l'offre qui m'eſt faite,
A le reſtituer vous me trouverez prête.
*elle ſort*

LE MARQUIS.

Ah! je vous promets bien qu'à mon tour
empreſſé,
Ce ſacrifice ci ſera récompenſé ......
Combien je ſuis heureux! cette femme
charmante
Se plait à ſurpaſſer mes vœux et mon attente:
L'hommage que toujours l'on doit à la beauté,
Egalement en elle encenſe la bonté.
Quel heureux naturel! ..... J'aurai, je le parie,
Avant qu'il ſoit un mois, paré ma galerie
De ce rare tableau qu'on me fait propoſer.
Pour lui donner ſa place, il faut tout diſpoſer.
Il doit trouver ſon rang dans les tableaux
d'hiſtoire:
Je veux de ſon auteur éterniſer la gloire
En le faiſant graver ..... Cette acquiſition
Va réduire Langen à l'admiration.
Poſſedant à bon droit toute ma confiance,
Je dois, de tout ceci, lui faire confidence.
Allons.

## *SCÈNE V.*

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous trouverez dans votre appartement
Ce que vous déſirez; on l'y porte à l'inſtant.

LE MARQUIS.

Rien ne peut être é al à ma reconnoiſſance.
Formez donc quelque voeu qui ſoit en ma puiſſance;
Vous jugerez alors, à mon empreſſement,
Que l'on peut être epoux, ſans ceſſer d'être amant.

---

## SCÈNE VI.

### LA MARQUISE, DORVAL.

LA MARQUISE.

Comment concilier un ſemblable langage
Avec un pareil trait? ah! c'eſt là ton ouvrage
Funeſte passion! Nul frein ne te retient;
Contre tout ſentiment, ta force te ſoutient.
J'entends Dorval; tachons de lui cacher mon trouble,
Et les nouveaux motifs d'un chagrin qui redouble.
Me faudra t il toujours feindre quelque gaieté,
Lorsque, plus que jamais, mon cœur eſt tourmenté?
(*à dorval.*)
Puis je ſçavoir pour quoi vous me fuyez ſans ceſſe?

DORVAL.

C'eſt qu'il eſt dangereux qu'avec vous je paroiſſe;
Et que tout occupé de répondre à vos vœux,
En m'éloignant de vous, je les ſers beaucoup mieux.

Si l'on peut ſe douter de notre intelligence,
Du ſuccès du projet je perds toute eſperance.
Et ce cruel motif, vous devez le ſentir,
Pouvoit ſeul m'engager, vous voyant, à vous fuir

LA MARQUISE.

Dorval complimenteur ſort de ſon caractère,
Il eſt déjà gâté par ſon court miniſtère;
Et l'aimable gaieté ſe tait en ce moment,
Pour céder au jargon les droits du ſentiment.
Convenez en Dorval, ce langage vous gêne.
Mais, hors de notre objet, ce propos nous entraine.
Par la crainte et l'esſpoir, tour à tour égaré,
Mon cœur déſire et craint de ſe voir éclairé.

DORVAL.

Il doit craindre un peu moins, eſperer davantage,
Et, ſans trop ſe flatter, attendre avec courage.
Pour moi, ſans me promettre un rapide ſuccès,
Je crois devoir compter ſur le gain du procès.
On a même déja ſimplifié l'affaire:
Il ne me reſte plus qu'un unique adverſaire;
C'eſt le plus dangereux; j'en conviens avec vous,
Mais j'eſpere pourtant lui porter d'autres coups.
Des Graveurs expulſés, j'attends quelqu'asſiſtance;
Ils méditent entre eux des projets de vengeance,
Et ſans trop ſ'expliquer ils donnent pour certain
Que leur rival Langen ſera chaſſé demain.

LA MARQUISE.

Peut-être ſçavent ils des détails...

DORVAL.

Je l'ignore:
Mais ſur d'autres ſecours, j'oſe compter encore.
Avec cet amateur, qu'on vous a préſenté,
A voir quelques tableaux, je me ſuis arrêté:
Cinq ou ſix l'ont frappé; prétendant ſ'y connoître,
Il a de chacun d'eux fort bien jugé le maître:
Et puis, en ſouriant, il m'a dit; ces tableaux
Ne ſont pas ce qu'on croit: les vrais originaux
Seront, avant un mois, mis dans ma galerie
Où jamais on ne vit entrer une copie.....

LA MARQUISE.

Pour moi, je ne vois pas qu'un pareil jugement
Puiſſe, en rien, vous ſervir.

DORVAL.

Ecoutez, un moment.
Vous jugerez d'abord, et conviendrez vous même
Que je puis ſuppoſer un bien noir ſtratagême.
J'ai ſçu par votre epoux, que, depuis quelque
tems,
Langen voudroit qu'on mit hors des appar-
temens
Tous ces mêmes tableaux, qu'il dit aussi copies.
Connoiſſant, de tels gens, les ruſes infinies,
Je calcule qu'il eſt, même aſſez apparent,
Que de notre amateur Langen eſt le marchand.
Déja même j'aurois éclairci cette affaire,
Si mon homme eut voulu ſ'expliquer ſans
myſtère.
Je prétends cependant lui ravir ſon ſecret,
Et, malgré lui, je veux qu'il devienne indiſcret.

LA MARQUISE.

Mais, ſi vous ramenez mon epoux ſur le compte
De ce peintre impudent, je doute qu'il ſurmonte
Le gout enraciné qu'il a pour de tels gens.
L'un part, un autre vient; et les arts triomphans,
L'emporteront toujours......

DORVAL.

Permettez que je doute
D'un triomphe pareil que votre amour redoute.
Si ſur ſon protégé l'on peut fixer ſes yeux,
S'il parvient à le voir comme un homme odieux,
Trop longtems abuſant de cette confiance
Qu'il à cru lui donner avec pleine aſſurance;
Votre epoux aussi tôt changeant de ſentiment,
Dans l'extrême oppoſé tombe ſubitement.
C'eſt ainſi que l'on voit ſ'eteindre la tendreſſe
Chez l'amant abuſé, que trahit ſa maitreſſe.
L'avare, qui ſe plait à cacher tout ſon or,
Renonce à ce metier ſi l'on prend ſon tréſor.
Et tout homme trompé dans un objet qu'il aime,
Paſſe, dans un clin d'oeil, de l'un à l'autre extrême.
Que mon doute, tantôt ſe trouve confirmé;
Vous rendrez à la paix, votre cœur allarmé,
Je réponds du ſuccès.

LA MARQUISE.

J'en accepte l'augure.

## SCÈNE VII.

LES PRECEDENS, FRONTIN.

FRONTIN *Un chevalet ſur le dos, et des rideaux ſous le bras.*

FRONTIN.

Vous voyez un ſoldat courbé ſous ſon armure.
Madame permettra, dans cette occaſion,
Que j'interrompe un peu la conversation.
*il ferme les fenêtres.*

LA MARQUISE.

Que fais-tu donc, Frontin? Pourquoi cet étalage ?

FRONTIN.

Monſieur Langen, tantôt doit montrer un ouvrage
Qu'il vient de terminer; et votre humble valet
Doit, dans ce ſallon ci, placer ce chevalet;
Bien ménager le point d'ou le jour doit paroître;
Ne le laiſſer plonger que par cette fenêtre;
Et quand tout ſera prêt, mon maître, au même instant,
De vous ſurprendre tous veut avoir l'agrément.

LA MARQUISE.

Laiſſons Frontin remplir les ordres qu'on lui donne.
*elle ſort avec dorval.*

FRONTIN, *plaçant le chevalet.*

Un valet fait toujours ce que ſon maître ordonne.
C'eſt en cela, ſurtout, que l'on voit notre etat
Parmi les dignités briller avec eclat.

Car, qui ſçait, en effet, ramper devant un
maître,
Chez les Grands aiſément peut ſe faire connoître,
Devenir Courtiſan, Miniſtre, Ambaſſadeur ;.....
Et Frontin doit un jour, briguer un tel honneur.
Il apprend, à préſent, à devenir flexible.
De plier en tout ſens il ſe rend ſuſceptible.
Au coquin de Langen, que je hais fortement,
Dès que je l'apperçois, je fais un compliment.
Je ſuis par fois tenté de batonner le traître;
Et puis, j'accours à lui, quand je le vois paroître.
Souvent, palette en main, je m'endors
mollement
Devant un ſot tableau, que je peins ſottement:
Mais quand mon maître vient, plein d'une
noble ivreſſe,
Je montre pour mon art une fureur traîtreſſe.
C'eſt ainſi, qu'à préſent, chacun fait ſon chemin,
Tout le talent conſiſte à juger le terrein:
Admirer de chacun les travers et les vices;
Sans nulle bonne foi, louer les injuſtices;
Flatter l'homme impudent, ramper ſous
l'orgueilleux,
Tyranniſer le ſot; et tout va pour le mieux.

## SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LANGEN, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Voyons, voyons un peu, comment le drôle arrange
Tout cet appareil ci.

LANGEN.

Il me paroit étrange
T'ayant dit que le jour venoit de ce côté,
Qu'à le prendre par là, tu te ſois entêté.

FRONTIN.

Moi, Monſieur, je n'ai pas d'autre avis que le vôtre;
En fermant ce volet, je m'en vais ouvrir l'autre;
Le mal très promptement peut être réparé.

LANGEN, *plaçant le chevalet ſous le jour.*
A préſent le tableau ſera mieux éclairé.

LE MARQUIS.

Envoyons le chercher, nous verrons tout de ſuite.

LANGEN.

Ah! vous vous acharnez ſansceſſe à ma pourſuite.

LE MARQUIS.

C'eſt que de l'admirer je ſuis impatient.
Quoi! vous me refuſez!

LANGEN.

Oui, très certainement,
Encor quelques inſtans prenez donc patience.
A cet après diner, je remets la ſéance.

LE MARQUIS.

Mais dites moi, du moins, en êtes vous content?

LANGEN.

Ma foi! je mentirois en diſant autrement.
Je crois n'avoir jamais fait un plus bel ouvrage,
Et je dois me flatter d'avoir votre ſuffrage.
Quoiqu'un appartement put en être embelli,

Je ne ſouffrirai pas, qu'un chef-d'œuvre avili,
Se trouve figurer comme deſſus de porte.

LE MARQUIS.

Nous etions cependant convenus.

LANGEN

Il n'importe.
Ma gloire ſouffriroit d'un pareil déshonneur:
Je rougirois toujours de m'en dire l' auteur.

LE MARQUIS.

Allons, ſans repliquer, je prétends au contraire
Vous convaincre qu'en tout je veux vous ſatisfaire.
Je trouve que le tems ſ'ecoule lentement.
Je vais faire ſervir, et dinant promptement,
Nous reviendrons ici, rendre un nouvel hommage
Aux talens de l'Artiſte, aux beautés de l'ouvrage.
Vos indignes rivaux ſeront petrifiés.
Dorval et l'Etranger ſeront extaſiés,
Moi, je perdrai la tête, et ma femme, incapable
De ſ'émouvoir pour rien, dira: oui, c'eſt paſſable...
Ce contraſte eſt etrange, et ſera fort plaiſant.
Allons; et qu'aujourd'hui, l'on dine en galopant.

## SCÈNE IX.

LANGEN, *ſeul.*

Je dois être orgueilleux du pouvoir deſpotique
Que j'uſurpe ſur lui. C'eſt une choſe unique!

S'il dit, oui; je dis non; tout tremble devant moi,
Et tout ſeul, à mon gré, je fais ici la loi.
D'un oeil indifférent je vois cette Marquiſe
Se plaindre d'un epoux, qui fait tout à ma guiſe.
Il eſt vrai qu'il m'adore; et mon heureux talent
A ſa fureur pour moi, fournit un aliment.
Dorval, que je craignois, me ſert et me protége,
Mais il pourroit changer, il a trop de manége;
Il faudra l'éloigner, et le faire partir.
Son crédit peut me nuire et ne peut me ſervir.
Un homme, tel que moi, dans la route commune
Ne peut ſe réſigner à chercher la fortune.
La mienne eſt mon crédit, et je dois en uſer....
Si quelqu'un m'entendoit, il diroit: abuſer.
Eh! ma foi, pourquoi pas, quand le cas ſe préſente?
Ici, mon haut pouvoir eſt ma lettre patente.
Laiſſez paſſer un an, belle Marquiſe, alors,
Vous pourrez éxiger qu'on me mette dehors.
Je vous ſers; et pour mieux aſſurer votre empire,
J'arrache à votre epoux, l'objet de ſon délire.
Vos droits à ſon amour vous ſeront tous rendus,
Quand ſes plus beaux tableaux ſeront, par moi, vendus.
J'ai déja débuté, prenez donc patience;
Je vous diſpenſerai de la reconnoiſſance.

*Fin du troiſieme Acte.*

# ACTE QUATRIEME.

## SCÈNE I.

*Le tableau de Langen est placé couvert d'un rideau, ſur l'avant-scène et repréſente une Venus.*

LANGEN, LE MARQUIS, CLERVILLE, DORVAL.

LANGEN.

Ne ſoyez pas ſurpris, ſi m'y prenant d'avance,
J'oſe vous demander tant ſoit peu d'indulgence.

LE MARQUIS.

Votre talent, mon cher, a beau ſ'humilier,
C'eſt un nouveau mérite, on ſçait l'apprécier.
Mais ce rideau cruel, trahit l'impatience:
Arrachez le ſoudain ...... non; .. plaçons nous d'avance,
Pour pouvoir, ſur le champ, tout dévorer des yeux.
Eſt-ce là le vrai jour? ici ſerons nous mieux?

LANGEN.

Reſtez là .... plus avant ... ha! deux pas en arriere.
Vous voila comme il faut; de là vient la lumiere.
Je tire le rideau pour attendre en tremblant....

LE MARQUIS, *avec feu.*

Non, non, ne tremblez pas .... Cet ouvrage eſt charmant!
Ne pas ſ'extaſier ſeroit un ſacrilege,
Tout eſt beau, tout divin, tout digne du Corrège.

CLERVILLE, *ſa lorgnette à la main, en carricature.*

Plus je vois ce tableau, plus je vois ſa couleur,
Plus je crois que Rubens a trouvé ſon vainqueur.

LANGEN.

Messieurs, vous me flattez! que puis-je vous répondre?

CLERVILLE.

Comme ce clair errant dans l'obſcur va ſe fondre.

LE MARQUIS, *avec enthouſiasme.*

Ce qui me plait, ſurtout, c'eſt ce noble dessin.
Apelle ou Raphaël vous ont prêté leur main.
Combien de pureté! que de délicateſſe!
Ah! Venus, je te vois, ta dangereuſe ivreſſe
Vient porter dans mes ſens le trouble, le deſir...!
Comme toi, je reſſens cette ſoif du plaiſir!
L'aimable Volupté, ce menaçant ſourire;
Cet heureux abandon, doux enfant du délire;
Tout enchaine à tes pieds, tout traine à tes autels,
Et les Dieux étonnés, et les vœux des mortels.....!
Et toi, qui la traças, cette ſublime image,
Ne crains pas de me voir avilir ton ouvrage,
En offrant à tes ſoins le ſalaire offenſant

Que donne le Vulgaire à l'Artiſte indigent.
Tu nous peignis Venus, ſon Myrthe eſt ton partage.
D'une couronne d'or, je veux te faire hommage.

CLERVILLE.

Bravo! Bravo! Bravo! non rien n'eſt plus parfait!
Autant que le talent, j'admire le bienfait.
Dans ce ſiecle de fer, un Periclès eſt rare.
L'Artiſte eſt indigent, l'Amateur eſt avare.
Je ne prétends parler ni de vous, ni de moi,
Qui m'affranchis auſſi de la commune loi.
Je ſuis riche, et pourtant ma fortune s'envole.
Je voudrois raſſembler, chez moi, dans chaque école,
Un choix de beaux tableaux, de nos plus grands talens.
L'argent roule toujours, mais les progrès ſont lents;
Quoique, depuis dix ans, je me ſerve d'un homme,
Qui, ſur tous ſes rivaux, doit emporter la Pomme.
C'eſt un certain Marchand, que je vis à Francfort;
Un ſeul moment ſuffit pour faire notre accord:
Je ne l'ai plus revu, mais ſachant ma manie
Il met, à me ſervir, une adreſſe infinie.

LANGEN, *à part, interdit.*

Funeſte contretems! .... C'eſt lui, n'en doutons pas....
Mais comment me tirer de ce dangereux pas?
Faut-il fuir, ou reſter? Quel parti dois je prendre?
Partout eſt le péril; . . allons, il faut l'attendre.

## SCÈNE II.

*Les Précédens,* FRONTIN.

FRONTIN, *accourant.*

Monſieur !

LE MARQUIS.

Eh! quoi?

FRONTIN.

Là bas. . .

LE MARQUIS.

Eh bien?

FRONTIN.

Une eſtafette
Apporte ce paquet, et veut qu'on le remette. . . .

LE MARQUIS.

A qui?

FRONTIN.

A vous, Monſieur.

LE MARQUIS.

Eh morbleu donne moi,
Et ſans tant de fracas, Maraud, retire toi.
Ces Messieurs permettront? . . .

CLERVILLE.

Ah! veuillez bien, de grace. . . .

LANGEN, *à part.*

Cet heureux incident fera perdre la trace
De tout ce que diſoit ce méchant radoteur,
Qui m'a fait, j'en conviens, une cruelle peur.

LE MARQUIS, *à Langen.*

Ah! parbleu! devinez d'où me vient cette
lettre?
Je vous le donne en cent. C'eſt un vrai coup de
Maître.
Par l'eſſaim de Graveurs que j'ai congédié,
Ce rapide Courrier vient d'être expédié.
Il m'apporte une lettre, où, las de l'artifice,
Chacun d'eux, à la fin, veut vous rendre juſtice.
Sansdoute, qu'animés d'un profond repentir,
Ils ſe flattent, par là, de pouvoir me fléchir.
Ecoutez.

*"Trop longtems aveuglés ſur le rare mérite ,,et les talens de Mr. Langen, nous rougiſſons ,,à préſent de nous être livrés ſur ſon compte ,,à des propos auſſi injuſtes, que déplacés et ,,offenſans. La faute faite, il ne nous reſte ,,qu'à la réparer: et nous nous ſommes arrêtés ,,à la premiere poſte, pour vous envoyer ce ,,témoignage authentique de nos remords. Nous ,,oſons eſperer que Mr. Langen nous pardon- ,,nera avec la même indulgence que vous, et ,,voulant y acquérir de nouveaux droits. nous ,,lui renvoyons le deſſin d'un de ſes tableaux, ,,dont un de nous, dans l'égarement de ſa co- ,,lere, s'etoit emparé. Honteux d'un procédé ,,ſi peu délicat, nous vous prions de vouloir ,,bien, après avoir vu vous même ce deſſin ,,original, le remettre à celui qui ſçait ſi bien ,,en tirer parti..... &c. Suivent les ſignatures."*

Ma foi! convenez en, ce repentir ſincère
Répare, à votre égard, tout ce qu'ils ont pu faire.

Et ce trait, qui leur fait autant d'honneur qu'à
vous,
Comme ils s'en ſont flattés, déſarme mon
courroux.

LANGEN, *à part.*

Ceci ſemble cacher quelqu' Anguille ſous roche.

LE MARQUIS.

Ou donc eſt le dessin?
*(voyant Frontin le tirer de ſa poche.)*
Comment dans une poche!
Détestable valet qui fais tout à rebours!
Faudra-t-il dis le moi, te répéter toujours,
Qu'un beau dessin, jamais hors d'un bon porte-
feuille,
Ne doit faire un ſeul pas; à moins que l'on
ne veuille
S'expoſer à le perdre; ou bien le déchirer?
*(il déroule le dessin.)*

FRONTIN.

De dessous ce cachet je n'ai pu le tirer.

CLERVILLE.

Nous allons voir du beau, j'en ferois la gageure.

LE MARQUIS.

On parle d'un dessin; je vois une gravure,....
Sur la marge eſt écrit; voici L'Original
Du tableau que, pour vous, a peint notre rival.
*(Le Marquis compare, et reſte interdit, Langen pâlit lazzis de Clerville, Dorval content.)*

LE MARQUIS.

Eh bien! Monſieur Langen, ſentez vous un
tel coup?

LANGEN, *avec un calme affecté.*

Je ne crois pas devoir m'en effrayer beaucoup.
L'Albane m'a fourni la Venus que je trace:
Qui donc pourroit rougir de marcher ſur ſa trace?
Et, ſous les mêmes traits, exerçant mon pinceau,
J'ai voulu ſurpaſſer ce qu'il fit de plus beau.
Mon crime eſt avoué, je n'ai plus rien à dire;
A votre jugement je ſuis prêt à ſouscrire.
Votre Gout éclairé, dirigeant votre arrêt,
Me prouvera bientôt ſi j'ai bien ou mal fait.

LE MARQUIS, *enchanté.*

Fort bien! mon cher! fort bien! j'admire ce courage,
Qui, sous les traits d'Albane, enfante un tel ouvrage.
Son dessin nous préſente un charme ſéducteur;
Ce mérite eſt à lui, le vôtre eſt la Couleur.
Pour punir vos rivaux de cette perfidie,
Je veux, dès aujourd'hui, que dans ma Galerie
La Venus ait le rang que je lui crois bien du.

DORVAL *à part.*

De tout ce que je vois, je reſte confondu.
Après un pareil trait le mal eſt incurable.

CLERVILLE, *au Marquis.*

Voila ce qui s'apelle un juge raiſonnable.

LE MARQVIS.

Je vais, comme il le faut, répondre à ces Messieurs;
Je viens après cela, vous rejoindre en ces lieux;
Et nous mêmes, portant la Venus dans ſon temple,
D'un triomphe nouveau nous donnerons l'exemple.

*il ſort.*

CLERVILLE.

C'eſt vraiment un bonheur que de vivre avec lui,
On ne peut éprouver un ſeul moment d'ennui.

---

## *SCÈNE III.*

LANGEN, CLERVILLE, DORVAL.

LANGEN.

Je puis vous le donner pour un Connoiſſeur rare,
Difficile, & toujours d'eloges fort avare.

CLERVILLE.

Ah! vous en dites trop; il eſt homme de goût;
Mais pour grand Connoiſſeur, il ne l'eſt pas du tout.

DORVAL.

Eh! ſur quoi donc Monſieur fonde-t-il ce reproche?

CLERVILLE.

Le fait eſt très certain, j'en ai la preuve en poche;
Mais je n'ai pas voulu le dire devant lui:
Il faut être indulgent aux foibleſſes d'autrui.

DORVAL, *feignant de l'humeur.*

Pour parler, comme vous, avec tant d'aſſurance,
On doit pouvoir prouver tout ce que l'on avance.

CLERVILLE.

Auſſi puis-je en deux mots le prouver comme en cent;
J'ai de trop bons témoins pour parler autrement.

DORVAL.

Vous pourrez bien, Monſieur, jugeant ſur vos lumieres,
Trouver quelques avis, aux vôtres très contraires.

CLERVILLE.

Je ne crains pas cela; et vous même, d'abord,
Quand vous ſerez inſtruit, en tomberez d'accord.

LANGEN.

*à part.*

Tout ceci prend encor une méchante face,
S'il a reçu ma lettre, elle eſt mon coup de grace;
Tachons de terminer ce fâcheux entretien.

*Haut.*

Pourquoi tant diſputer, Messieurs? vous voyez bien
Que ſur un tel objet chacun a ſa penſée,
Et votre gloire ici n'eſt pas intereſſée.
Ainſi que d'une femme, il en eſt d'un tableau;
Et dans ce qui lui plait, chacun croit voir le beau.

CLERVILLE.

Pour moi, je trouve ici ma gloire compromiſe,
Et par trop ſingulier, que l'on me contrediſe.

DORVAL.

*à part.* *haut*

Fort bien! Pourquoi vouloir, Monſieur, qu'à votre avis,
Quand tout peut le combattre, on ſe montre ſoumis?

CLERVILLE.

Douze mille Louis, mis en tableaux peut-être,
Doivent vous atteſter que je dois m'y connoître.
J'ai tant vû de tableaux, j'en ai tant acheté,
Que, quand je dis un mot, je dois être écouté.

DORVAL.

Oh! ſi ſur ce pied là, l'on décidoit la choſe.
Vous risqueriez, ici, de perdre votre cauſe

CLERVILLE.

Pour de minces tableaux l'on a payé fort cher:
Chez moi c'eſt le contraire: ainſi le fait eſt clair.

DORVAL.

Comment! vous ſoutenez que cette Galerie......

CLERVILLE, *avec feu.*

De plusieurs bons tableaux nous offre la Copie.

LANGEN, *à part.*

Je n'en puis plus douter, ma lettre eſt dans ſes mains;
Pour ſortir de ce pas, tous mes efforts ſont vains.

## *SCÈNE IV.*

*Les Précédens*, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

Venez, venez, Madame, et que votre ſuffrage
Ajoute un nouveau prix à ce charmant ouvrage.

LA MARQUISE.

Je m'y connois fort peu.... Mais ce tableau me plait.

LE MARQUIS, *avec vivacité.*

C'eſt ainſi que je veux avoir votre portrait.....
*à Clerville.*
Mais qu'avez vous, Monſieur? vous ſemblez peu tranquille.

CLERVILLE.

C'eſt que mal à propos l'on m'échauffe la bile,
Quand je dis mon avis, ſans feinte, ſans détour,
Sur un fait, tout au moins, aussi clair que le jour.

LA MARQUISE, *à Dorval à part.*
Eh bien ! Dorval ?

DORVAL.

Madame, un peu de patience.
*Au Marquis.*
L'on vous jugeoit fort mal, j'ai pris votre défenſe.

LE MARQUIS.

Comment ?

CLERVILLE.

Ah ! l'on m'y force ; eh bien ! je vais parler :
Vainement je voulois vous le diſſimuler.
Je ſuis au déſeſpoir de ne pouvoir vous taire,
Que parmi vos tableaux j'ai vu de l'ordinaire,
Du commun même ; et qu'il eſt fort aiſé
De voir que vos marchands vous auront abuſé.

*à part.* LE MARQUIS.

Etouffons la fureur que ce diſcours m'inſpire.
*haut.*
Et ſur quoi donc, Monſieur, fonde-t-il ſa ſatyre ?

CLERVILLE.

Non, non, ſatyre pas : par la ſincerité,
Tout ce que je vous dis, eſt ſeulement dicté.

LE MARQUIS.

On voit trop clairement percer la jalouſie.
*(Dialogue muet entre la Marquiſe et Dorval.)*

CLERVILLE.

Qui, Monſieur ? Moi jaloux ? Moi vous porter envie ?

LE MARQUIS.

Il faut que cela ſoit, ou que peu Connoiſſeur......

CLERVILLE.

Songez que c'eſt vouloir attaquer mon honneur,
Que de me conteſter le grand art de connoître,
En voyant un tableau, ſon mérite et ſon maître.

De tels difcours pourroient nous engager trop loin,
Et de ce que j'ai dit, je vous offre un témoin.
*(il fouille dans fes poches.)*

LANGEN, *fort agité.*

*au Marquis* *à Clerville.*
Vous voyez qu'il eft fou! Monfieur veuillez permettre.....

CLERVILLE.

Comment! j'aurois perdu cette maudite lettre!

LANGEN, *à part.*

Puiffes-tu dire vrai!... s'il ne la trouve pas,
Un peu de front fuffit pour fortir de ce pas.

CLERVILLE, *cherchant toujours.*

Parbleu! je donnerois une fomme importante,
Pour pouvoir retrouver cette piece probante,
Sans la quelle, ma foi, je le dis franchement,
Je ne puis foutenir mon premier jugement.

LE MARQUIS.

Donc, Monfieur fe dédit?

CLERVILLE.

Il le faut bien; j'enrage!

LANGEN, *à part.*

Ainfi revient le calme après un long orage.

LE MARQUIS.

Et je vous foutiens, moi, que pour originaux,
Je puis, fans m'abufer, donner tous mes tableaux.

CLERVILLE.

Si je voulois parler, je ferois une école;
On ne voudroit jamais me croire fur parole.
Mais chez vous je prétends, avant peu, revenir;
Et tout ce que j'ai dit, je le veux foutenir.

J'écris à mon marchand, et dans un mois, ſans
faute,
Je promets de prouver.....

LANGEN, *à part et content.*

Tu comptes ſans ton hôte.

CLERVILLE.

Alors, je ſoutiendrai, morbleu, mon ſentiment;
Et l'on verra gémir tel qui rit maintenant.

LE MARQUIS, *riant.*

C'eſt que je ne vois pas, qu'un marchand, une lettre
Puiſſent rien décider.

CLERVILLE.

Vous le verrez peut-être.

LANGEN.

Et je vous réponds, moi, que l'on ne verra rien.

CLERVILLE, *trouvant ſa lettre.*

La voici! La voici! nous allons voir.

LE MARQUIS.

Fort bien!

CLERVILLE.

Dans la vôtre aussi bien qu'en d'autres Galeries
Au lieu d'Originaux vous avez des Copies.

LANGEN, *à part, conſterné.*

Je ſuis perdu! quel coup!

LE MARQUIS, *indigné.*

Quoi, Monſieur! Pouvez vous.....

CLERVILLE.

Il faut vous préparer aux plus rudes des coups.
Six tableaux ſont ici, dont trois dans cette
ſalle. (*il montre une porte.*)
Qui ne méritent pas qu'aux yeux on les étale.
Ne vous emportez pas, .... je dis la verité;
Et jusques à la fin je dois être écouté.

Mon marchand, qui m'ecrit, m'annonce que peut être
Des ſix Originaux, il peut me rendre maître.
Par un hazard étrange ils ſont en un ſeul lieu ;
Mais leur maître bientôt pourra leur dire adieu :
Car mon homme intriguant autant que l'on peut l'être,
Pour l'attraper, les dit, déteſtables peut-être.

LE MARQUIS, *agité.*

Qu'entends-je? Quoi, Monſieur! ... Mais d'où vous ecrit-on?
*(à part.)*
J'ai peine à contenir mon agitation.

CLERVILLE.

Le timbre eſt de Berlin, cela doit vous ſuffire ;
Car pour citer le lieu ; je ne puis vous le dire.
A cet égard, mon homme eſt même ſi diſcret,
Que de ſa réſidence il me fait un ſecret.

LE MARQUIS, *rêveur.*

Comment! ſe pourroit-il? La choſe eſt inouie!
Non, non, cela n'eſt pas....qu'elle etoit ma folie!
Je dois même rougir de l'avoir ſoupçonné......
Mais....par qui cet écrit ſe trouve-t-il ſigné?

CLERVILLE.

Voyez, voyez, vous même ecrit et ſignature :
Mon héros n'eſt pas fort pour la belle écriture.
*(Le Marquis. lit et perd contenance.)*

CLERVILLE.

Eh bien! que dites vous? ai-je eu tort ou raiſon?..
Ce que vous voyez là, chaſſe l'illuſion.....
Mais vous prenez par trop cette affaire au tragique.
Otez ces ſix tableaux, le reſte eſt magnifique.

Comment donc! il pâlit, il est tout interdit....
Diable! je suis fâché de tout ce que j'ai dit.
(*montrant Dorval.*)
Et c'est aussi Monsieur, qui seul, en est la cause.
J'etois sur de mon fait.

LANGEN, *à part.*

Il faut parler: .. je n'ose.

DORVAL, *à Clerville.*

Moi, je le suis du mien. Le crime se trahit....

LA MARQUISE.

Et dans mon foible espoir, ce coup ci m'enhardit.

LE MARQUIS, *à Langen avec dignité.*

Cette lettre est de vous; et c'est assez vous dire
Tout ce que le mépris à votre égard m'inspire.
De ma confusion je ne puis revenir....
Jusqu'à quel point le Monstre avoit sçu m'asservir!

CLERVILLE.

Que veut dire cela? Du sujet on s'écarte:
Il s'agit de tableaux, et vous perdez la Carte.

DORVAL.

Monsieur, reprenez la, voyez votre marchand:
Vous avez fort raison de le dire intriguant.
Payant son Bienfaiteur par une perfidie,
Il vendoit les tableaux de cette Galerie.

CLERVILLE, *fixant Langen.*

Cela ne se peut pas; mais je tombe d'accord,
Que ce Monsieur ressemble à celui de Francfort.
Je reconnois ses traits, quoiqu'altérés par l'âge.
Il lui ressemble fort; cependant son visage
Offre plus d'embarras et de timidité,
Tandis que l'autre plait par sa noble fierté.
Et si je ne craignois, Monsieur, de vous déplaire,
Je voudrois parier que vous êtes son frere.

DORVAL.

C'eſt lui même, vous dis-je: et ſa confuſion
De ſon air impudent change l'expression.
Et ne voyez vous pas que ſon morne ſilence,
S'il n'etoit convaincu, l'accuſeroit d'avance?

CLERVILLE.

Ah! par ma foi! Monſieur, ce grand coup eſt trop fort:
Il ne faut pas chercher l'orage dans le port.
Je perdrai ſix tableaux; mais, de ce ſacrifice,
Je me conſolerai, ſi l'on vous fait juſtice.

LE MARQUIS.

Non, rien à ma fureur ne peut être pareil....
Après tant de bontés... quel douloureux réveil!..
Le voila donc, celui que je traitois en frere,
Que dis-je? pour le quel j'avois un cœur de pere,
Qui pouvoit tout ici, j'en dois faire l'aveu;
Qui jamais vainement ne formoit aucun vœu.
Peut-être eſpere-t-il, qu'après tant d'impoſtures..

LANGEN.

Je veux vous épargner d'inutiles injures:
Ne m'aviliſſant point à me juſtifier,
De ces lieux à l'inſtant, je prétends m'éloigner.

LE MARQUIS.

Suivez votre projet; car ma juſte colere
Pourroit charger mes Gens d'un fâcheux miniſtere.
Holà! Frontin:... Suivez cet homme audacieux
Et s'il differe trop, chaſſez le de ces lieux.

FRONTIN.

Peſte! tout eſt changé.... pour qu'on ne ſe dédiſe,
Je m'envais, de ce pas, accélérer la criſe.
*(il fait le geſte du bâton.)*

## SCÈNE V. et derniere.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DORVAL, CLERVILLE.

DORVAL.

Allons, mon cher Marquis, calmez ce déſeſpoir.
Après un long ſommeil, vous commencez à voir.

CLERVILLE.

Il ne faut pas, non plus, que cela vous attriſte
Son crime eſt ſans effet.

LE MARQUIS.

Eh! c'eſt donc là l'Artiſte!
Sous des dehors charmans, il cache au fond du cœur
L'audace, l'impudence, et cette avare ardeur
Qui le rend, chaque jour, de tout crime capable,
Inſenſible aux bienfaits dont ſans ceſſe on l'accable.
Rampant dans l'indigence, il dévore ſon mord;
Et fier dans l'opulence, il brave encor le ſort;
Se pouſſe auprès des Grands, par intrigue et baſſeſſes,
Et ſe rit en ſecret de toutes leurs foibleſſes:
Flatte leurs passions, les tourne à ſon profit;
Et met, à les tromper, ſa gloire et ſon crédit.

CLERVILLE.

Ce portrait eſt, ma foi! frappé de main de maître.

LE MARQUIS.

Je n'en ai que trop vûs, pour ne pas les connoître.

DORVAL.

Chaque regle pourtant a ſon exception:
J'adopte votre avis, dans cette acception.

Profcrivant pour toujours, l'Artifte méprifable,
Confervez pour les arts, un penchant raifonnable.
Si votre passion. etoit une fureur;
Retranchez en le trop; elle vous fait honneur.
D'un femblable retour votre époufe charmée...

LE MARQUIS, *avec émotion.*

Ah! c'eft le feul chagrin, de mon âme alarmée.
Madame, puis-je encor, tombant à vos genoux,
Caufe de vos tourmens, me dire votre Epoux?
Et dois-je me flatter qu'un repentir fincere
Me fera pardonner un crime involontaire?
Pour la premiere fois, j'ouvre à la fin les yeux;
Et crains de vous offrir un objet odieux.
Si mes foins empreffés, fi l'amour le plus tendre,
Donnent droit au pardon, que de vous j'ofe attendre;
Daignez jetter les yeux fur votre epoux tremblant,
Qu'il s'uniffe avec vous pour chérir votre enfant.

LA MARQUISE.

J'embraffe mon époux, ce moment plein de charmes,
Dissipe du paffé les cruelles alarmes.
Sûre de vos regrêts, fure de votre foi,
Jamais femme ne fut plus heureufe que moi.

DORVAL, *au Marquis.*

Ce généreux pardon furpaffe votre attente!

LE MARQUIS.

En doublant mes remords, il me charme et m'enchante.

CLERVILLE.

Tant de bontés, d'attraits, meritent votre amour:
Quant à moi, libre encor, je prétends à mon tour,
Tendre aux arts eplorés une main tutélaire,
Etre leur Protecteur, lorsqu'ils perdent un Pere.

*Fin du Quatrieme et dernier Acte.*

